

— Je l'aimais gros, moé aussi, vous savez ben... On s'rait marié, pour sûr... Le père Colas me l'avait ben dit.

— C'était donc pour lui, ces fleurs-là !

— Ben oui... Il n'a pas de croix, lui, comme les autres, sur sa fosse, mais, regardez ; y a ben rien qu'lui qui a un beau bouquet comme ça...

— C'était vrai, en effet.

Par ce jour des morts,—jour de souvenirs et de pitié—c'était sur la tombe seule d'un sale ivrogne que quelqu'un était venu déposer des fleurs et prier... et ce quelqu'un hélas ! c'était une pauvre folle.

DR CHOQUETTE.

3 novembre.

Feuilloton Théâtral

LE Théâtre des Nouveautés nous a donné "La Princesse Georges" de Dumas fils.

Cette pièce, comme presque toutes celles que l'auteur écrivit après le "Supplice d'une Femme" pour traiter, suivant son idée favorite, un point de morale féminine, est coupée en trois actes.

Moins connue que le "Supplice d'une Femme," la "Princesse Georges" est écrite avec une prestance d'allures, qui plaide admirablement la thèse de l'ouvrage. La manière rapide, ramassée, intense à laquelle s'attache Dumas, fait que les deux premiers actes de cette comédie sont peut-être ce qu'il a écrit de plus émouvant et de plus poignant.

Par malheur, le dénouement n'est guère plus réussi que celui de "Francillon" qu'il nous a été donné d'entendre au même théâtre, la semaine précédente. Dumas fils n'a pas toujours le sens des vrais dénouements. Au dernier acte de "Francillon," je suppose que vous connaissez la pièce, tout le monde s'embrasse après avoir été joliment secoué par la prétendue bonne fortune d'un certain clerc. C'est très bien pour le moment, mais il n'est pas prouvé que Lucien ne retournera pas à Rose dès le lendemain et que "Francillon," prévenue, et plus calme, ne s'avisera pas de prendre un amant, et pour vrai cette fois. Dès lors la question que pose Dumas, à savoir : si l'adultère du mari est plus excusable

que celui de la femme, demeure enfin après que le rideau est tombé. Il en est de même du dénouement de la "Princesse Georges."

Quand de Birac revient à Séverine après avoir évité la balle de Terremonde, il n'y a aucune raison pour qu'il aime sa femme davantage et soit moins épris de Sylvanie. Il n'y a qu'un amoureux de moins sur terre et c'est ce pauvre de Fondette. Demain, de Birac pourra s'enfuir avec la jolie source nouvelle de succès pour le comtesse de Terremonde et Séverine retournera demander à Jalanson pour- temps qu'elle aiderait à notre déve- joug du mariage, même après que son mari l'a abandonnée.

L'interprétation dans son ensemble a été excellente. Madame d'Arbelle a trouvé de bons mouvements dans le rôle difficile de la princesse de Birac ; Victoria Cartier, avec le gracieux comtesse du premier acte et la dernière chette. Mademoiselle Aurore Lessard, du second. Je suis d'autant plus heureux de le reconnaître que, jusqu'à présent je n'ai pas cru devoir féliciter sans réserve, cette actrice de mérite.

Le rôle du prince de Birac de même que celui de Lucien de Riverolles ne sont peut-être pas de ceux où Dhavrol excelle ; mais il a su garder à ces deux pleutres la dignité correcte de l'homme du monde.

Eu lever de rideau, une comédie en un acte d'Eugène Verconsin, a été très finement rendue par Mlle Debruyne et M. Turcan.

Encore une reprise au Théâtre National et cette fois pas très brillante. Les "Trois Mousquetaires" de Dumas nous ont pourtant été assez ressassés déjà pour qu'un directeur, même en rupture de répertoire, ne s'avise pas de nous les servir de nouveau furent-ils différemment apprêtés. Chez nous les "Trois Mousquetaires" sont au théâtre ce que le poulet est en cuisine : il y a trente-six manières de les servir. Pour notre part, nous les avons goûtés à toutes les sauces et nous pensons qu'il est temps de varier le menu.

Nous profiterons de ce qu'il n'y a rien à dire de cette pièce qui n'ait été déjà dit, pour faire part à la direction du Théâtre National d'un programme

Maintenant que le public amateur des violentes émotions pourra pleurer à son aise au Théâtre de la Gaieté (touchante anomalie), je pense que les directeurs du National auraient tout à gagner en jouant de préférence des pièces d'un genre plus relevé, à quelques exceptions près, que celles mises à l'affiche jusqu'à présent.

La composition actuelle de la troupe permet cette innovation, qui serait une source nouvelle de succès pour le théâtre de M. Gauvreau, en même temps qu'elle aiderait à notre développement en épurant notre goût.

FALSTAFF.

Une jolie soirée musicale a été donnée à la salle Pratte pour l'audition trouvée de bons mouvements dans le rôle difficile de la princesse de Birac ; Victoria Cartier, avec le gracieux comtesse du premier acte et la dernière chette. Mademoiselle Aurore Lessard, toute jeune, elle a à peine seize ans, a montré des qualités d'artistes, exceptionnelles, en exécutant d'une façon très intelligente et avec beaucoup de sûreté, un programme qui était heureusement composé.

Après avoir obtenu d'emblée un diplôme de lauréat, cette pianiste prodige se consacra tout entière à l'étude de la musique sous la savante direction du professeur dévoué qu'est mademoiselle Cartier.

Nous n'avons donc pas à nous étonner du succès enthousiaste remporté par Mademoiselle Lessard, et dont la première part revient de droit à l'artiste distinguée qui l'a formée.

Mademoiselle Fréchette a été très applaudie dans une ravissante mélodie de Reinsky-Korsakow, le maître de la jeune étoile russe.

Des séances de musique comme celle-ci, peuvent et doivent faire beaucoup pour la diffusion du bon goût musical.

F.

Une femme laide peut ressembler à une jolie femme ; la beauté est dans les traits, la ressemblance dans l'expression.

Peut-être est-ce qu'il y a de meilleur et de plus suave dans l'amour, que ces yeux qui se cherchent et se trouvent et s'isolent et se mêlent, au milieu de tant de monde, seuls au monde un moment.